

Carlo Levi

**Les mots
sont des pierres**

Voyages en Sicile

Traduit de l'italien par Laura Brignon

Préface de Jean-Christophe Bailly

NOUS

MMXXIV

Carlo Levi, le témoin ébloui

par Jean-Christophe Bailly

Les moments qui reviennent en premier à l'esprit à l'issue d'un voyage sont rarement ceux qui pourraient en condenser les traits ou en figurer les raisons. Bien souvent ce sera au contraire une scène de rien, dont on n'a pas perçu sur le moment l'intensité secrète — un coin de rue plutôt qu'un monument, un visage entraperçu à la terrasse d'un café plutôt qu'une œuvre observée au musée, quand bien même on serait venu exprès pour elle. La lecture d'un livre, comme on l'a souvent relevé, est comparable à une sorte de voyage, et c'est encore plus évident quand le livre s'est lui-même construit comme le récit d'une relation à un pays donné. Or ce qui est si frappant avec les textes que Carlo Levi a écrits sur la Sicile, c'est qu'ils rendent impossible toute forme de souvenir globalisant. Carlo Levi, comme il l'explique dans sa post-face, a certes choisi de répartir les nombreux articles qu'il a écrits après-guerre sur l'Italie méridionale en fonction de leur localisation, mais il reste que chacun des volumes ainsi constitués¹ répond lui-même à une logique du disparate qui

à aucun moment ne cherche l'allégorie ou l'image-princeps. Au contraire, tout se passe comme si Carlo Levi, à chaque fois, se laissait envahir par le bourdonnement de motifs qu'un lecteur hâtif ou pressé pourrait trouver mineurs ou tout au moins latéraux : il y a dans ses livres un véritable paradis de la notation, et les détails, et ce qui a l'air de n'être remarqué qu'en passant deviennent l'accompagnement constant et nécessaire de l'enquête qui est menée. Par exemple, au coin d'une rue d'un faubourg de Palerme un vieil artisan, en train de fabriquer, assis sur une chaise branlante, les marionnettes du théâtre de *pupi*, ou le salut, plein d'une « grâce rétive » des jeunes filles d'une auberge d'Acì Trezza, à l'autre bout de la Sicile, au bord de la mer près de Catane, ou encore, mais il y aurait des centaines d'autres exemples, de grandes vaches sombres dormant au milieu des rues de la petite ville de Sciarà que l'auteur s'apprête à quitter. Ce qui vient avec tout cela, c'est une sorte de débordement constant de la sensation, c'est un perpétuel crépitement d'indices dont le récit qui est fait, à un moment donné, des feux d'artifice de la fête de Sainte Rosalie à Palerme pourrait être le modèle, à condition toutefois de substituer au caractère féérique des fusées lancées dans le ciel nocturne quelque chose d'inquiet, de lent et d'attentif qui soutient la description et la met à l'abri du pittoresque. C'est sans doute à propos de ce qui a trait à la mafia, à son affleurement permanent et dissimulé, qu'il ait partie liée à des fiefs ou à des actes isolés, que ce refus du pittoresque est le

I

Quand l'automobile du maire de New York, une belle Pontiac grise prêtée pour l'occasion, s'arrêta à l'entrée du village d'Isnello et que M. Impellitteri et sa femme en furent descendus dans le vacarme des applaudissements et de la fanfare municipale, dans le désordre de gendarmes, motocyclistes de la suite, journalistes, photographes, curieux, innombrables cousins, parents au second degré, bourgeois, paysans, bergers, femmes, dans le désordre, en somme, des quatre mille habitants d'Isnello qui l'attendaient, les gamins du village se pressèrent autour d'elle, s'appelant l'un l'autre à grands cris, se poussant, se bousculant, jouant des coudes pour la toucher. « Il faut qu'on touche la voiture », criaient-ils, s'exhortant réciproquement avec le visage sérieux de ceux qui font quelque chose d'important. « Il faut qu'on touche la voiture, *comme ça on ira en Amérique.* » L'automobile était à peine arrivée, et c'était déjà une relique, un objet saint, miraculeux, qui à son seul toucher avait le pouvoir d'assurer à ces enfants absorbés dans ce rituel inusité le véritable paradis, le Paradis américain. La voiture resta garée là toute la journée. Des milliers de mains d'enfants la touchèrent avec

révérence, des milliers de grands yeux noirs la contemplèrent avec passion et espoir. Sur la première maison du village, juste au-dessus de l'automobile, on lisait, écrite en grands caractères que le temps n'avait pas effacés, une de ces maximes signées d'un grand *M* dont Mussolini avait couvert tous les murs d'Italie : *Les peuples aux berceaux vides n'ont pas droit à l'Empire*. Les berceaux d'Isnello ne sont pas vides, tant s'en faut : ses rues fourmillent de gamins ; mais l'Empire n'est (et n'a toujours été) qu'un désir de fuite confié à une espérance magique, à un rite propitiatoire enfantin.

Ainsi, dès le premier instant, le voyage de M. Impellit-teri fut pour les paysans d'Isnello une aventure fabuleuse, un événement mythologique. Je ne sais pas si M. Impellit-teri s'en est rendu compte. Je ne crois pas : physiquement parlant, il est trop proche de ce monde-là pour s'apercevoir de sa nature. J'ignore, et je ne les lui ai pas demandées, les raisons qui l'ont poussé à entreprendre ce voyage en Italie (et en Palestine) : simple plaisir de visiter des pays, désir de consolider l'amitié entre l'Italie et l'Amérique, recherche de popularité et volonté de plaire à ses électeurs, intérêt sentimental pour le lieu de sa naissance, envie de le montrer à sa femme, hommage au souvenir de ses parents ou bien tout cela à la fois. S'il était né dans une grande ville, une bourgade ou un village moderne d'Italie du Nord, son voyage n'aurait pas débordé de la chronique politique ordinaire qui occupe fugacement les journaux ou de son caractère privé et sentimental, auquel il aurait été

inutile et indiscret de nous mêler. Mais, pour les habitants d'Isnello, ce voyage est devenu une légende et il le restera, sans que cela ait été voulu ni prévu : la légende de la naissance et de la Fortune, la légende de l'Amérique, de l'autre face du monde. Bien entendu (preuve d'habileté ou d'innocence, je ne sais pas), M. Impellitteri a fait tout le nécessaire pour l'apparition de cette légende : de ce point de vue, il s'est parfaitement comporté. D'ailleurs, il n'est pas le seul, tout le monde s'est parfaitement comporté : les paysans, les nobles, les autorités, les députés démocrates-chrétiens, les communistes, les prêtres, la famille et même les chèvres, les ânes et les chiens, et même les mouches. Car tout s'est passé à Isnello, dans un des milliers de villages d'une terre antique et sincère où tout devient vrai, même la venue des hommes politiques.

À vrai dire, tout avait commencé de la façon la plus conventionnelle qui soit. Depuis plusieurs jours déjà, journalistes américains et italiens, photographes et autorités avaient pris d'assaut tous les moyens de transport allant de Rome à Palerme. Les avions, les wagons-lits et même le vieux bateau qui relie, la nuit, Naples à la Conca d'Oro, affichaient complet car non seulement le maire de New York se rendait en Sicile, mais aussi, en même temps, les candidates d'un concours de beauté dont la gagnante serait proclamée miss Europe. En l'absence de l'avion habituel, je me retrouvai à faire le trajet dans un avion affrété spécialement, où voyageait, justement, M. Impellitteri, accompagné de son

aimable femme aux yeux pervenche, ainsi que quelques-unes des prétendues beautés européennes. Inutile de décrire M. Impellitteri, tout le monde le connaît. Quant aux miss, si j'en crois ce que certains disaient méchamment, c'étaient en partie de fausses miss, récupérées ici et là pour représenter les États les plus incongrus : la Bulgarie, la Principauté de Monaco, le Liechtenstein. Elles étaient assises dans un coin, leurs visages artificiels quelque peu effrayés. À l'arrivée à Palerme, d'autres photographes, d'autres autorités, d'autres journalistes et la première ribambelle de cousins du maire : une grande quantité d'Impellitteri, de Fiorentino, de Vacca, de Cannici, venus des quatre coins de Sicile pour saluer leur illustre parent. De l'aéroport, nous fûmes tous conduits à un grand hôtel du début du siècle, mélange de style mauresque et d'Art nouveau, où attendaient d'autres photographes, d'autres journalistes, d'autres autorités, d'autres Impellitteri. Le maire fut aussitôt entraîné dans une farandole de réceptions officielles ; je fus retenu par quelques Impellitteri plus timides qui m'avaient pris pour un ami proche de leur célèbre parent et qui, cartes d'identité et papiers à l'appui, me demandaient de le leur présenter. L'un d'eux, père de jumeaux qui louchaient comme Roland le paladin, m'arrêta, me disant qu'il voulait me montrer l'arbre « gynécologique » de la famille. Je réussis difficilement à m'en libérer, remettant à plus tard mes travaux sur la généalogie des Impellitteri, et, une fois dans ma voiture, je m'enfuis vers Isnello.

Jusqu'à Termini Imerese, la route longe le plus beau littoral d'Italie. Entre les orangeries et les hauts roseaux scintille une mer splendide ; dans les potagers, des hommes et des femmes travaillent au soleil ; dans les petits fours artisanaux, des ouvriers pétrissent la terre pour fabriquer des tuiles ; par les rues passent des myriades de charrettes peintes, colorées et représentant les histoires des paladins, émigration perpétuelle d'un peuple qui ne tient pas en place. Mais, quelques kilomètres après Termini Imerese, la route bifurque vers la montagne. Le paysage change soudainement, on s'enfonce dans les interminables landes désertes des latifundia¹. Ce sont les terres des princes et des barons, du prince de Gangi, du marquis de Santa Colomba. Au fur et à mesure que l'on gagne en altitude, sur cette route du circuit des Madonies où les nobles siciliens aiment se tuer dans les courses automobiles, la nature prend l'aspect sérieux, solennel et désolé de l'Italie intérieure, de l'Italie des paysans. À Collesano, une bande de gamins nous attend sur la place et Armando, le fou du village, un homme d'âge avancé, nous accueille d'un « hourra » et se couche à terre devant nous, sous le regard bienveillant du maréchal des carabiniers. Après Collesano, on plonge dans des gorges montagneuses entre les hautes parois des Madonies et on monte jusqu'à ce que, à un tournant, le village d'Isnello apparaisse au loin. Un troupeau de brebis, le berger et ses chiens encombrant la route. Une vieille femme passe, un fagot sur la tête. D'innombrables mouches sont posées sur le

voile noir qui couvre son visage, sur son dos, sur ses jupes, se faisant ainsi transporter, immobiles et tranquilles. En regardant le village de là-haut, les images familières d'un hameau de Lucanie me revenaient à l'esprit. Isnello lui ressemble, quoiqu'il soit plus grand, moins pauvre et plus propre. C'est un village de bergers, de paysans, de minuscules propriétaires d'une terre morcelée en fractions microscopiques, d'artisans dont le savoir-faire est désormais condamné à la décadence, mais qui se souviennent de la belle époque où l'on faisait de splendides dentelles, fondait des cloches, tannait des peaux et soufflait le verre. Aujourd'hui encore, le village est divisé en trois parties appelées Verrerie, Fonderie et Tannerie.

Ce bourg (ainsi que tous les autres) n'a eu jusqu'à présent qu'une histoire préhistorique. Le temps y est passé sans autre changement que celui des seigneurs féodaux, sarrasins, aragonais, bourbons, princes de Santa Colomba et comtes d'Isnello : mais ce bourg est (comme les autres) très ancien et, de fait, empreint d'une profonde noblesse. Au siècle dernier, les prêtres humanistes qui y ont habité, don Carmelo Virga ou don Cristoforo Grisanti, ont écrit des volumes savants sur l'histoire de ce village dépourvu d'histoire, débattant sur ses origines pélasgiques ou sicanes, sur l'étymologie syriaque ou orientale de son nom, sur le passage de quelque prince et sur ses traditions immuables. Quel prêtre ajoutera à ces volumes un dernier chapitre érudit sur les événements de demain ?

Le village était déjà envahi par des journalistes américains qui allaient de porte en porte, interrogeant les habitants avec une passion obsessionnelle pour les informations les plus futiles. Ils voulaient connaître le nom et le prénom de tous, leur âge, leur travail, leur salaire, les membres de leur famille, et, bien sûr, leur degré de parenté avec M. Impellitteri. C'était une espèce de grand procès auquel les paysans se soumettaient avec une gentillesse polie et résignée. Les carnets des reporters se remplissaient de nouvelles inutiles tandis que le crieur du village soufflait dans son clairon et proclamait son annonce à tous les coins de rue : « Demain, le maire de New York arrive ; tous les animaux : ânes, chèvres, brebis, cochons devront être enfermés dans les maisons et ne devront pas circuler sur la voie publique. » Le garde et l'employé municipal se déplaçaient avec un tas de vieux drapeaux fanés pour en orner fenêtres et balcons : c'étaient les quatre-vingts fanions de la fête de saint Nicolas de Bari, protecteur d'Isnello. Les cousines du maire décoraient les portes de leurs maisons avec de simples festons de feuilles. Près de l'entrée du village, des manœuvres comblaient à toute hâte les trous de la chaussée et un jeune homme lustrait une de ces nombreuses petites madones qui, çà et là, surgissent dans des édicules. Balais en main, le balayeur municipal et ses quatre assistants improvisés s'employaient à un travail sans fin, car les animaux n'étaient pas encore enfermés et il faudrait recommencer le lendemain à l'aube. La fanfare municipale

répétait devant l'église. Mais tout était tranquille, dénué d'excitation : c'était un jour de travail comme les autres, le village était à demi désert. Les modestes préparatifs étaient faits avec calme, presque avec indifférence. Des hommes qui ressemblaient extraordinairement à M. Impellitteri passaient dans la rue, ils avaient le même visage allongé et sombre, les mêmes yeux noirs, le même nez droit et, pourtant, *ils n'étaient pas de sa famille*. Par contre, un homme grand et vêtu de noir, qui louchait lui aussi comme Roland le paladin, vint à ma rencontre et me montra sa carte d'identité : c'était un cousin venu d'un village lointain, de l'autre bout de la Sicile.

Les « Américains », les habitants d'Isnello qui avaient vécu en Amérique et étaient revenus dans leur village, se promenaient sur la place avec leurs casquettes, leurs habits du dimanche et leurs chaînes en or, attendant le plus grand des « Américains », un Américain qui, lui, ne resterait pas. L'un d'eux, longtemps sergent dans l'armée fédérale, me parla longuement des besoins du village, du glissement de terrain qui avait englouti les quarante millions réservés à la construction de l'école, de l'argent dépensé à mauvais escient, de l'espoir en des millions de dollars qui tomberaient du ciel grâce à la venue du maire. Mais il ne semblait pas que tout cela émût profondément les paysans et les bergers d'Isnello. Les préparatifs ne différaient pas de ceux d'une fête classique en l'honneur d'un saint ou pour le passage d'un évêque ou d'un préfet. Quelque chose d'autre les émouvait, quelque chose de

plus secret, qu'ils taisaient, car leur retenue est à la hauteur de leur amabilité. Il y avait du mystère chez cet Impellitteri que l'on attendait, que personne ne connaissait parce que c'était un enfant d'un an quand on l'avait emporté cinquante ans auparavant, et qui revenait à présent d'Amérique, auréolé de gloire comme un saint du paradis; bien que personne ne le connût, c'était un des leurs. Comme celle d'Homère ou de Christophe Colomb (ou, mieux, du Christ), sa naissance était mystérieuse et sa réapparition, son épiphanie prochaine, miraculeuse.

Comme pour les grands hommes de l'Antiquité ou, mieux, pour le Christ, un épais nuage de légendes plane sur son lieu de naissance. Selon les documents, il a vu le jour dans une rue autrefois appelée Figurella et appelée aujourd'hui Cristoforo Grisanti, folkloriste (tel que c'est écrit sur la plaque, avec une faute d'orthographe vénielle), juste au coin d'une ruelle très étroite nommée, pour des raisons profondes et évidentes, vicolo Bethléem, mais on ignore s'il est né au numéro 70 ou 67. Sur le seuil du 67, l'épouse du balayeur m'accueille, c'est une petite femme à la peau brune, encore jeune, aux yeux vifs et aux traits fins, frémissant d'une passion cachée, d'un fanatisme secret, et entourée d'une quantité d'enfants. Elle me dit : « On voudrait qu'il soit né en face, au numéro 70, mais c'est *ici* qu'il est né. Ça a été sa seule maison, c'est certain, aussi vrai qu'un sacrement. C'est ici qu'il est né, dans cette maison, dans une chambre avec de la paille et du foin, comme